



Trames

Trames

*Par la promotion 2019-2020
de la licence Lettres – Histoire de l'Art*

Université Lyon 2
Faculté des Lettres, Sciences du langage et Arts

Remerciements

Aux étudiants et enseignants de troisième année de la licence
Lettres – Histoire de l’art de l’Université Lyon 2,

à toute l’équipe du Musée des Beaux-Arts de Lyon, et particulièrement à
Jean-Christophe Stuccilli, chargé des relations avec l’enseignement supérieur,

à la faculté LESLA (Lettres, Sciences du langage et Arts),

au service RIME de l’Université Lyon 2.

© Université Lumière Lyon 2, 2020.

© Lyon MBA – Photo Alain Basset pour *Entrée de couvent* (Fleury Richard), *L’Enfant en pénitence* (Lépicicé), *Le Vœu à la Madone* (tableau entier) (Bonfond), *Jeune Fille au ruban bleu* (Renoir), *Judith aux portes de Béthulie* (Ziegler), *Femme au miroir*, *La Puissance de la volonté* (Biegas), *Jeune femme se couchant* (Van Loo), *Danaé* (Le Tintoret), *Victor Hugo* (Barrias), *Le Boudoir bleu* (Blanche), *La Mort de Lucrèce* (Cagnacci), *La Dame de charité* (Greuze), *Saint François* (Zurbarán), *Statuette Mingqi*, *Portrait de femme à sa fenêtre* (Raoux). Couverture: zoom sur *La Modestie* (Bonnassieux).

© Lyon MBA – Photo Sofia Accebi pour *Reflets de soleil* (Bail), zoom sur *Le Vœu à la Madone* (Bonfond), *La Première Communion* (Saint-Marceaux), *Porteur d’outre*, *La Tentation de Saint Antoine* (Rodin), *Salomon sacrifiant aux idoles* (Stella), *Jeune Femme à sa toilette* (Régnier), *La Méditation* (Bonnassieux), *Beatrix* (Fabisch), *Porte d’un temple de Médamoud*, *L’Hiver* (Castex).

Chaque année, les étudiants de troisième année Lettres – Histoire de l’art suivent le stage «Projet collaboratif de médiation», à visée professionnalisante. Cet atelier représente la synthèse et l’aboutissement de leur parcours en ce qu’il les amène à convoquer les compétences acquises dans les deux disciplines de la formation. Conjuguant l’analyse de l’image et la création littéraire, les étudiants conçoivent un ouvrage dans son intégralité (rédaction des textes, invention de la maquette, mise en page) autour d’une sélection d’œuvres visuelles. Le projet éditorial, mené collectivement et soumis à des contraintes proches du milieu professionnel (planification, coût, partage et coordination du travail), permet ainsi d’associer formation et création, pratiques rédactionnelle et typographique, démarche de médiation et analyse documentaire. Il est aussi l’occasion de contacts avec des représentants de différents corps de métier.

Par le passé, les diverses collaborations ont conduit les étudiants à travailler avec leurs homologues de l’école Émile Cohl (*Hugo échos* en 2015, *Electromania* en 2016, *La Femme fatale* en 2017) et du master «Livre d’Artiste» de l’Université de Saint-Étienne (*Regards croisés – France/Royaume-Uni* en 2012, *Objets pièges* en 2018), ainsi qu’avec le Musée des Moulages (*Réplique[s]* en 2019). Cette année, le projet s’est construit aux frontières de l’exposition temporaire consacrée au «Drapé» par le Musée des Beaux-Arts de Lyon durant l’hiver 2019-2020. Plutôt que de suivre le fil déjà tissé par les commissaires de l’exposition, les étudiantes ont inventé leur propre parcours au sein des collections permanentes du Musée des Beaux-Arts, à la recherche des motifs drapés qui traversent les genres, les styles et les époques. Se faufilant parmi les œuvres, peintes ou sculptées, elles ont ainsi soulevé les plis de l’art et ont bâti, fil à fil, pièce à pièce, un récit esquissé dans la trame de ce livre.

Alors que ce projet de médiation s’appuie sur un intense travail collectif, il fut mené cette année dans les circonstances bien particulières d’une crise sanitaire qui a tenu ses participants à distance les uns des autres pendant de longs mois, a rendu inaccessibles les salles du musée, impossible la fréquentation intime des œuvres. Et pourtant, l’art et la littérature ont su fédérer les énergies individuelles pour assurer l’aboutissement de cet ouvrage et empêcher les liens de se déliter – telle n’est pas la moindre de leur force.

Juillet 2020

Anne-Marie Mortier et Marine Wisniewski

Prologue

Avez-vous déjà perdu le fil ? Ou bien êtes-vous tombé dans un tissu de mensonges ? Peut-être même vous voilez-vous la face ! De quoi vous drapez-vous, quel vêtement vous habille ? Ou bien préférez-vous vous dévêtir ? De fil en aiguille vous vous dénudez donc... Dans quels draps dormez-vous, quel tissu cache vos amours ? Vos habits sont trop petits, l'étoffe craque à certains endroits, peut-être devriez-vous les raccommoder ! Déshabillé, rhabillé, enveloppé, tissé, voilé. De dentelle ou de velours ? De coton, de soie ou de lin, la nuit, le matin. Nous ne faisons pas dans la dentelle. Êtes-vous prêt à en découdre ? Vous serez battu à plate couture.

Pourtant, tout est cousu de fil blanc.



Une vie brodée



Déjà la vie défile et je viens te parler un moment avant de m'évaporer dans le temps. Vois-tu mon enfant, ce dernier passe, et si je m'effile peu à peu, c'est pour mieux te tisser. Tu te construis sur mon passé comme ton coutil hérité de ma robe de laine. Laisse-moi te coudre un avenir qui t'entraînera sur mes pas. Puis va à ton tour transmettre ce fil qui te guida.

Toi mon enfant que j'aime
Toi qui as tant de peine
Assieds-toi un moment
Quels que soient ceux qui te quittent
Dis-toi que le temps passe vite
Et que la poussière t'attend

Francis Cabrel, « Le temps s'en allait »,
[Quelqu'un de l'intérieur](#), 1983.

Enfance

Elle est langée d'un molleton de laine ou de coton, de chaleur maternelle et de douceur. Nous naissons pour être aussitôt protégés du monde par un bout de tissu que nous dégageons progressivement de notre corps avant de le ranger dans nos souvenirs.





Le petit chiffonné

Je suis petit,
personne ne m'apprécie
parce que souvent je me salis.
Mais souvent le dimanche
je suis tout propre et heureux.
Pour le jour du Seigneur
je suis tout propre et bien joyeux.
Quand les grands se mettent au boulot
j'aide chacun comme je peux.

Je ne comprends pas pourquoi quand on me
cherche
je suis toujours au mauvais endroit,
on me savonne souvent pour ça.
Jamais je ne grandirai mais je peux rapetisser.
Même si je suis tout froissé
je ne suis pas pourtant bon à jeter,
je peux encore t'épauler
quand tu te mets à pleurer.



Imaginaire culinaire

Aube ou crépuscule, tu es déjà debout, arraché aux linges doux dans lesquels tu fus bercé, t'affairant depuis trop tôt parmi les draps rugueux, usés, tachés, troués, dans lesquels tu t'essuies les babines après chaque repas.

Enveloppé ou retenu par le tissu carmin qui tombe sur tes mains, celui dans lequel tu flottes, celui qui est trop large pour toi, celui qui voile ton âme d'enfant, mais celui dans lequel tu grandiras.

Et c'est ici, dans cette cuisine obscure dont tu connais chaque recoin, que « faire bouillir la marmite » fait sens pour toi.

Cette phrase, tu ne comptes plus le nombre de fois que tu l'as entendue, qu'elle t'a fait sourire... Mais à ton âge en saisit-on vraiment le sens ?

Pourtant les marmites, tu les connais, elles sont devenues tes camarades.

Et la fatigue tu ne la ressens pas.

Alors pourquoi es-tu là ?

Est-ce là ton terrain de jeu ?

Tu as attendu cet instant, celui du répit, où la lumière du soleil illumine ton esprit et laisse place à ton imagination.

Emancipe-toi de la toge que tu endosses, de cette toque qui ne saurait masquer tes pensées. Les enfants de ton âge ne jouent pas avec ce genre de déguisement.

Et dans ta tête, tu joues au petit chef, tu penses recettes, mélanges des saveurs, alliances d'aliments. Tu t'imagines être plus tard à la tête de cette cuisine, tu rêves de renommée, que tout Paris se rue chez toi découvrir ton art.

Que ce rouge que tu revêts chaque jour ne soit plus celui du bagnard mais du prodige naissant.



Jésus,

*Tu es venu pour les
malades et les pécheurs.
C'est pourquoi je
m'adresse à Toi et je
veux Te demander de...*

De...

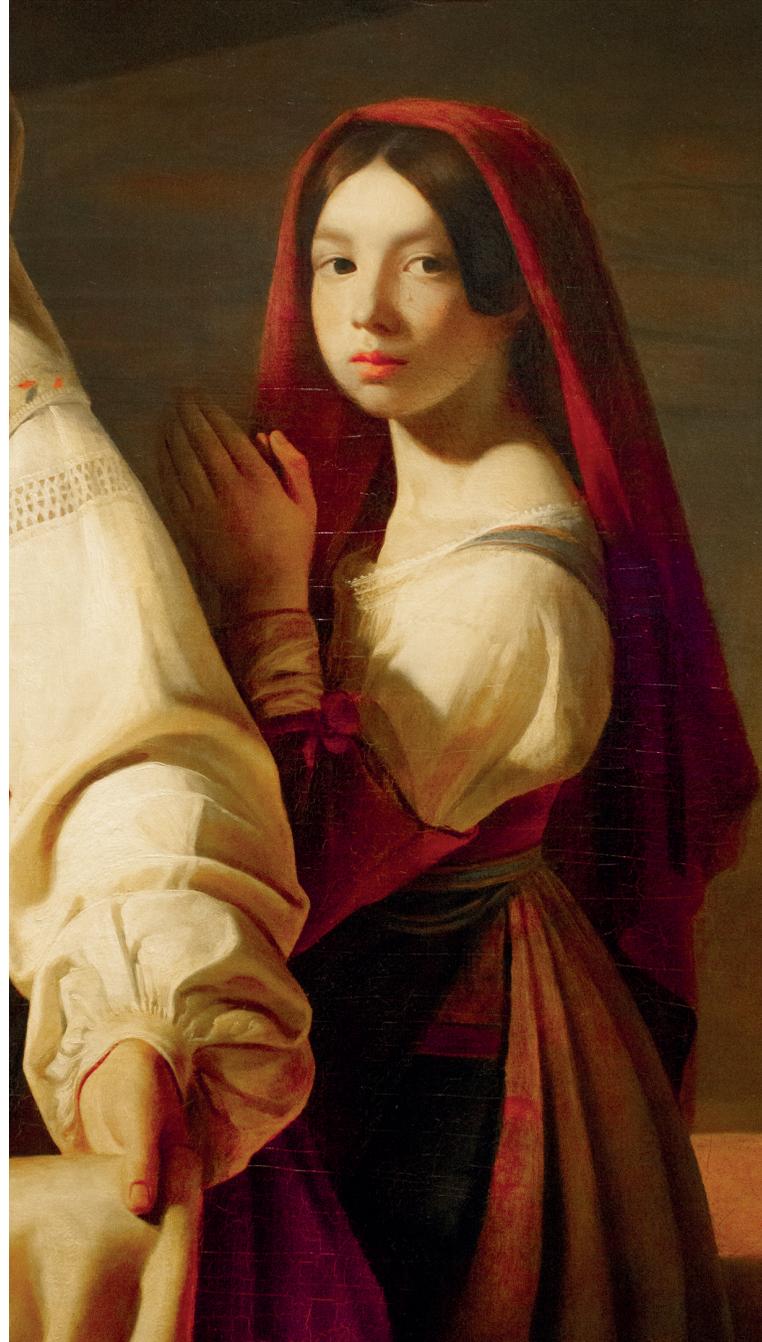
Perdre le fil

Mais quel est ce craquement
incessant, et ce drôle
d'accoutrement ?

N'entendez-vous donc pas ma
prière ? Ne voyez-vous pas les larmes
de ma mère ?

Vous admirez mes couleurs, sans un
regard pour le doux visage de cette
enfant qui se meurt.

Vos yeux suivent la ligne des plis,
contemplant un tissu de mensonges
qui cache un corps meurtri.



Adolescence

Un drap blanc, accroché à un fil avec des pinces à linge. Il flotte dans le vent, il rêve, mais ne peut pas partir. Non, nous ne sommes plus des enfants et, prêts à en découdre, nous trébuchons sans cesse sur le linge de notre enfance, agrippé à nos chevilles.



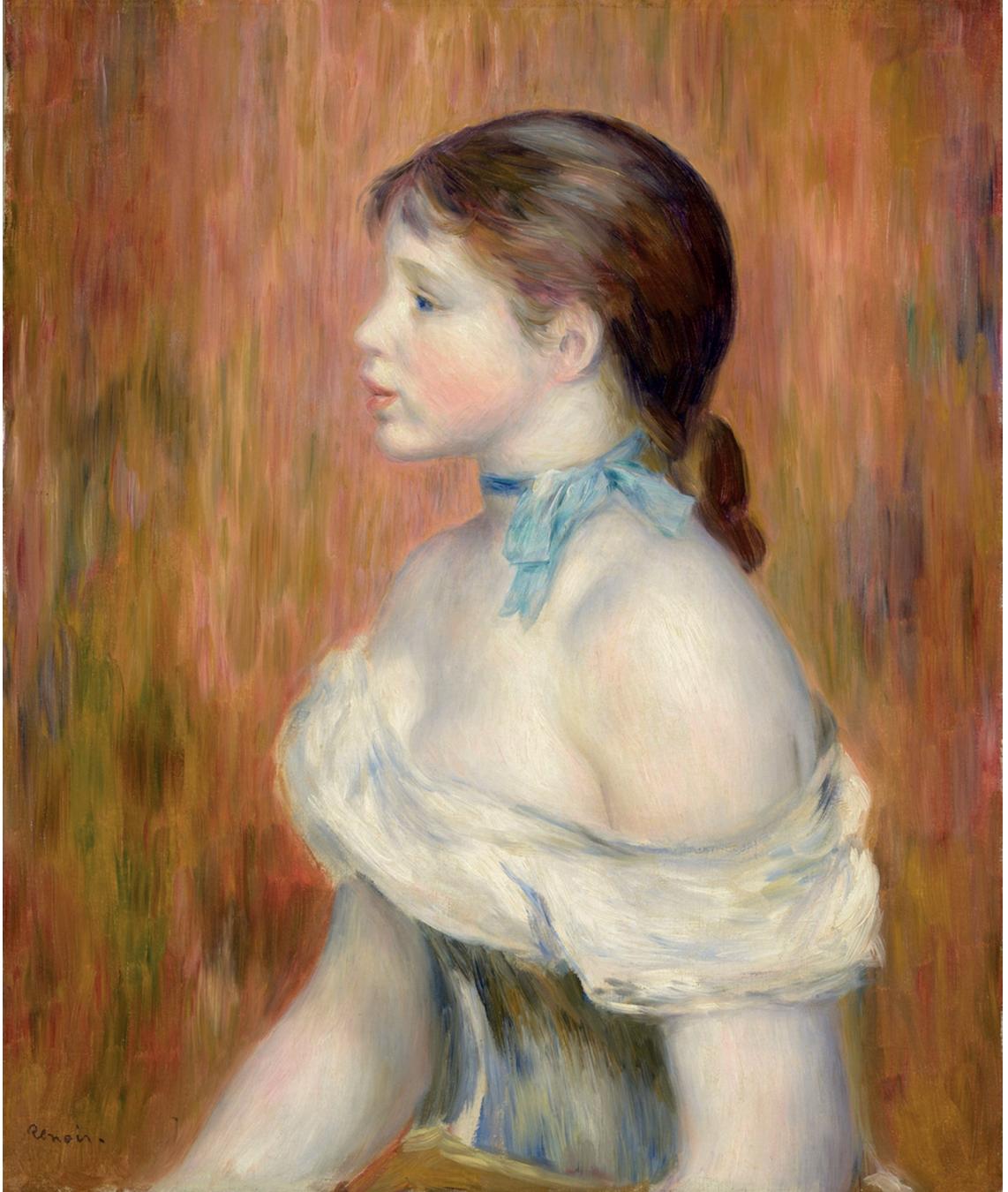
Fuseau

Linceul de l'enfance

Voile sur l'adolescence

L'un sans l'autre, tissu de vie décousue





Le masque de la Féminité

Que raconte cette docilité ?

Une adolescence timide où l'enfant rencontre la femme. Sous la nuque dénudée on perçoit une fragilité que le décolleté veut masquer. Entre dissimulé et dévoilé, c'est la féminité qui naît dans les courbes d'une robe échancrée. Le regard, entre douceur et candeur, rappelle la juvénilité que le corps voilé par une soie bleutée voudrait cacher.

Mais enfin, il suffit de prendre le temps d'observer pour percevoir la raideur soulignée par un fin ruban bleu noué autour de son cou, qui marque une sensibilité, une gêne de jeune fille en fleurs exposée aux regards comme pour la première fois.

Et alors, sous ce déguisement de tissu, on retrouve l'enfant ingénu qui *doit* devenir grand.

Combat

Le drap s'envole dans la tempête. C'est beau cette tache blanche dans un ciel de colère. Il atterrit dans une flaque, est traîné dans la boue, oublié dans la nuit et dans la peur. Ruisseau, il se jette dans la mer et vogue durant des mois. Dans le désert, il souffre; dans la forêt, il se déchire. On ne le reconnaît plus, ce drap blanc qui flottait jadis au vent, en rêvant.





Il n'y a rien... rien de ce qu'on est venu chercher...
D'ailleurs, ce que je cherche, je l'ignore... et j'ignore aussi qui je suis.

Octave Mirbeau, *Journal d'une femme de chambre*, 1900.

Temps

Le sable s'écoule lentement
Le sac sur son épaule s'allégeant.
Ses pas devenus indistincts,
Son regard tourné vers le lointain,
Le sol s'échappe sous ses pieds.
Les vents frôlant son corps enveloppé
Érodent sa lourde cape.
De son bachlyk feutré s'échappent
Quelques mèches bouclées.
Le poids rassurant de son habit élimé
Comme un rempart contre les rafales,
Jusqu'à ce que sa silhouette se fonde
Dans le mur d'un palais ancestral.

Lorsque les premiers rayons du soleil percent la noirceur et le froid de la nuit, elle s'avance. Vous ne distinguez qu'une forme floue qui ondule, sinueuse. L'ombre déterminée s'approche vers vous. Les vents soulèvent les pans lourds de son manteau de cuir. Le tissu brun l'enveloppe, la dissimulant à vos yeux. Soudain, une bourrasque fait apparaître une tache lumineuse. La toile de sa tunique épouse sa démarche sûre et audacieuse, vous laissant apercevoir la courbe d'une hanche marquée par l'épaisse ceinture élimée qui lui enserre la taille. De délicates broderies arachnéennes ornent le fin coton blanc qui recouvre son torse. Puis, enfin, son visage...

Des cheveux d'un noir ébène retenus par des bijoux épousent un visage olivâtre, où seule perle une goutte de sueur cristalline. La force de ses yeux sombres vous fige. Son regard perçant, cerclé de khôl noir, vous emprisonne. Ou est-ce vous qui ne pouvez plus vous en détacher ?

C'est une femme l'épée à la main.

Puis, doucement, elle lève son bras révélant son macabre trophée.



Le calme de la nuit te leurre : le malheur viendra au matin.

« Conte du marchand et du démon »,
Les Mille et une nuits.



La Conquête Athénienne

427 avant Jésus-Christ, guerre du Péloponnèse.
Tanagra, en Béotie.

1. EXT/JOUR – Dans une rue passante pavée

[Plan fixe d'ensemble sur un côté de la rue]

Une charrette passe au galop à toute vitesse. Nuée de poussière. Elle s'estompe et révèle une boutique d'artisan.

2. INT/JOUR – Intérieur de la boutique

[Plan séquence]

La clochette sonne [gros plan] sur le passage de la porte qui s'ouvre. [Travelling descendant] Une statuette bouge parmi les autres, immobiles, sur une étagère au fond de la boutique. [Travelling avant]

LA FEMME AU MIROIR

(En s'étirant)

Haaaaa...

Elle cherche ses mains parmi le grand drap qui la recouvre. Sa main gauche sort majestueusement d'un pli, un miroir à la main. Elle se recoiffe délicatement, et replace d'un seul geste, droit et juste, sa grande étole.

LE VIEIL ARTISAN

(Criant d'effroi)

Haaaaa!

[Travelling latéral] Un soldat de l'armée athénienne saisit du poing la tunique du vieillard. Il tire l'homme hors de la boutique et d'un geste brusque le jette au sol.

Trois soldats entrent au pas à l'intérieur de la boutique.

UN DES SOLDATS

Détruisez tout!

Les soldats passent leurs épées sur les étagères, détruisant des rangées entières de statuettes et renversant les sculptures. Quand vient le tour de La Femme au Miroir, le soldat brandit son épée et assène un coup sur la statuette immobile. Elle ne se brise pas.

LA FEMME AU MIROIR

(Se détournant de son reflet.
Faisant face au soldat)

Soldat! Ne vous y trompez pas! Ce drapé à l'air si léger, pourrait résister à toute votre armée. Si je n'ai pas l'allure d'une guerrière, sachez que je porte une armure faite de pierre!

Le soldat prend la statuette à une main et la jette au sol. La tête de la statuette se détache de son corps, intacte, et roule...

S'éveiller dans le lit de sa propre chair

Enveloppement.
Se croire mort. Séparation de l'esprit et du corps.
Préférer mourir d'ailleurs !

Bouger, parler, marcher. Ne rien contrôler. Aimer sans aimer, vivre sans volonté.
Oui, s'éveiller un jour drapé d'une prison, connue depuis toujours.
Seulement, en apercevoir à présent les murs souples onduler sur une existence
que l'on ne reconnaît pas.

S'éveiller un jour dans le linceul de sa vie. Vouloir s'enfuir.
Impossible !

Plus on lutte plus il s'étire.
Suffoquer, se sentir disparaître.
Il se cousait lentement, ce voile d'identité.

Tirer, déchirer, arracher.
Enfin comprendre !

Ce qui nous étouffe est l'habit que l'on choisit soi-même de revêtir. Il s'accroche
au point de se substituer à notre véritable essence.
Alors la volonté est de se libérer de soi, de vivre sa deuxième naissance.

Je voulais écrire un cri.

L'amour est devenu mauvais
Qu'au brasier les flammes renaissent
Mon âme au soleil se dévêt

Guillaume Apollinaire,
« Le brasier », *Alcools*, 1913.





La Tentation de Saint Antoine

Si je cède, tout s'arrête

Je résiste alors, pour sentir ton corps, encore, contre ma peau qu'un rien protège, que tous les dieux, tous les rites, toutes les prières ne pourraient séparer de la tienne

Je ne peux méditer qu'à la manière dont tes courbes me hantent

qu'à la manière dont je te sais, en sensation, de mon désir unique ambition

Ne priant plus désormais pour le salut de mon âme et, serrant ma croix en rêvant de tes charmes, ce sont les versets de ta chair que tous les soirs je me proclame

Non! Non! Je ne veux plus y penser! Mais pourtant! Ôter cette haine!
Oui, l'ôter! Ne me vêtir que de ta nudité!

M'habiller de toi, me ganter de tes cheveux, linceul de tes bras, me draper de tes yeux

Non! Ne pas céder! Sinon tout s'arrête

Épanouissement

La tempête se calme, il n'y a plus de bruit, les larmes ne ruissellent plus sur le visage du monde. Le drap est ramassé, lavé, coupé, teint et cousu. Il devient autre chose. Une jupe peut-être, une culotte ou un pantalon. Peu importe, il est prêt à envelopper la vie qu'il veut.





Chœur de Lune

Ballet chatoyant.

Les corps se mouvant,

à la lumière de la lune et aux sons des trompettes.

Le satin pourpre s'élevant dans les airs,

volutes qui vacillent.

Sous la moire des torches un sein apparaît,

disparaît dans le bruissement des étoffes pastel.

La soie effleure les hanches

et les gorges,

les courbes nacrées tournoient.

Au passage des silhouettes serpentine,

de lourds parfums enivrants

s'échappent des cheveux

qui ondulent.

Un bras blanc,

une cheville fine,

la chair douce et laiteuse

glissant entre les spirales lumineuses du lin.

Suivantes d'Artémis,

les danseuses rayonnant sous la clarté suave s'arabesquent dans la nuit.

La femme est une pensée, la plus forte de la nature, mais c'est une pensée dansante.

Jacques Prévert, [Favras](#), 1966.

Le coucher à l'Italienne

Drap, toi, moi, soie. Adonne-toi, sur moi, sous moi, entre toi et moi, moi drap, je n'ose pas. Fantasma, de toi et moi, drap, seulement drap, seulement toi, seulement toi et moi. Regarde-moi, ne te couche pas encore sur moi, sans penser à moi sous toi. Pauvre drap, n'ai-je pas le droit, de partager avec toi, l'émoi, chaque fois. Regarde-moi, pas là-bas, moi, qui chaque fois, pauvre drap, prends sur moi, tout le poids, des amants, lorsqu'ils ne sont pas... dans tes bras.

L'amour veut mettre sa maîtresse dans la soie, la revêtir d'un moelleux tissu d'Orient, et la plupart du temps il la possède sur un grabat.

Honoré de Balzac, *La Peau de chagrin*, 1831.





Cette femme était un faste vivant... Elle ressemblait à un jardin de reine, à une parure inestimable, à un tissu ingénieusement brodé par des mains patientes.

Renée Vivien,
La Dame à la louve, 1904.



Cette femme était un faste vivant... Elle ressemblait à un jardin de reine, à une parure inestimable, à un tissu ingénieusement brodé par des mains patientes.

Renée Vivien,
La Dame à la louve, 1904.

Une femme entra. Jamais je ne vis beauté plus magnanime. La magnificence orientale des belles Juives éclatait en elle. Pâle d'extase, je contemplai les reflets roux et bleus de sa chevelure noire. Ses yeux étaient de la couleur des raisins. Le velours rouge des rideaux et des tentures l'encadrait de flammes vives et intensifiait l'ardeur mate de sa chair d'ambre et de nard.

Renée Vivien, *La Dame à la louve*, 1904.



Maturité

Alors, le tissu ne se déchire plus, il se déboutonne, se délasse, se laisse glisser lentement. Empreint d'embruns de vie, il vole sereinement. Il taille correctement, ne serre pas à la taille. Il épouse les corps, comme une caresse.



LE SCULPTEUR :

Pose majestueuse.

Faites le prophète.

La littérature rayonne en vous.

LE MODÈLE :

Quel ennui !

Mal au dos !

Cette toge me gratte.



Je ne voudrais pas mourir
Avant d'avoir caressé
La plus belle des femmes
Celle qui vient du ruisseau
C'est la faute à Rousseau
À Guernesey

William Sheller,
« Guernesey », [Univers](#), 1986.



Ce qui est aimé est, par définition, en quelque manière inconnu. Je t'aime, donc je ne te sais pas. Donc je te bâtis, je te fais ma demeure, ma toile, mon nid, un tissu d'images pour y vivre, pour y cacher ce que je crois avoir trouvé, pour me cacher de moi.

Paul Valéry, *Tel Quel*, 1941.

Il est si doux de se figurer qu'on n'est plus ! il fait si calme dans tous les cimetières ! là, tout étendu et roulé dans le linceul et les bras en croix sur la poitrine, les siècles passent sans plus vous éveiller que le vent qui passe sur l'herbe. Que de fois j'ai contemplé, dans les chapelles des cathédrales, ces longues statues de pierre couchées sur les tombeaux !

Gustave Flaubert, *Novembre*, 1842.

À mes moments perdus, j'apprends à marcher à une statue. Étant donné son immobilité exagérément prolongée, ce n'est pas facile. Ni pour elle. Ni pour moi. Grande distance nous sépare, je m'en rends compte. Je ne suis pas assez sot pour ne pas m'en rendre compte.

Mais on ne peut avoir toutes les bonnes cartes dans son jeu. Or donc, en avant.

Henri Michaux, « La statue et moi »,
La Vie dans les plis, 1949.

Quand tu seras devant le doux regard de celle dont les beaux yeux voient toutes choses, tu sauras d'elle tout le voyage de ta vie.

Dante, « L'Enfer »,
La Divine Comédie.





Quand vient la douceur du soleil couchant, j'aime à me promener dans les jardins du palais, suivre les rivages ondulants d'un Nil accueillant. Plus loin, les roseaux se tordent et réveillent ma mémoire, me rappelant le bruit de papyrus froissé que faisait ta robe, lors de nos jeux d'enfants.

Mais aujourd'hui ce temps n'est plus. La main rigide d'un pharaon et son égide ont déchiré ces rêveries et recouvert d'un voile le temps de l'innocence.

Le boudoir bleu

Au milieu des conversations secrètes des fauteuils, le millepertuis exhalait une odeur d'encens qui venait comme noircir d'un voile translucide l'atmosphère déjà bleuie par les tapisseries déteintes. Reflétées à l'infini par un miroir d'étain, les ombres d'un faux jour donnaient l'illusion d'un ciel marin tourmenté par l'orage.

Les candélabres éteints, pendus au mur, se faisaient les gardiens de cet abysse bâti de nuances picturales. Les dossiers des chaises cabriolets reflétaient aussi leurs motifs dans le jour faiblissant. La soierie portait encore l'empreinte des taffetas des dames qui s'y étaient assises, dont les courbes sensuelles étaient suggérées par l'évasement des sièges.

En face, des fauteuils provinciaux dorés à la feuille d'or leur faisaient de l'œil, encore hantés par les ombres grossières de mâles fumeurs de pipe, habitués de ce lieu où l'on rit de bon cœur et où l'on s'aime sans s'aimer.

Robe (*organza*) : mer fuyante qui déferle le long du corps. Écume brumeuse de plis chiffonnés à laquelle s'agrippent des doigts tentaculaires.

Bras (*chair*) : masse rocailleuse qui émerge à marée basse.





Rubans (soie) : corbeau dont la noirceur brute contraste avec la blancheur immaculée du chapeau. Ailes aux reflets moirés qui semblent vouloir atteindre un ciel invisible.

Chapeau (coton) : poids de cadavre accablant le buste courbé.

Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées,
Où gît tout un fouillis de modes surannées,
Où les pastels plaintifs et les pâles Boucher
Seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché.

Charles Baudelaire,
«LXXVI - Spleen», *Les Fleurs du Mal*, 1857.

Mort

La mort retisse le linge de l'enfance pour en faire un linceul. Enveloppés dans nos souvenirs, nous partons comme nous sommes venus, dans un bout de tissu.

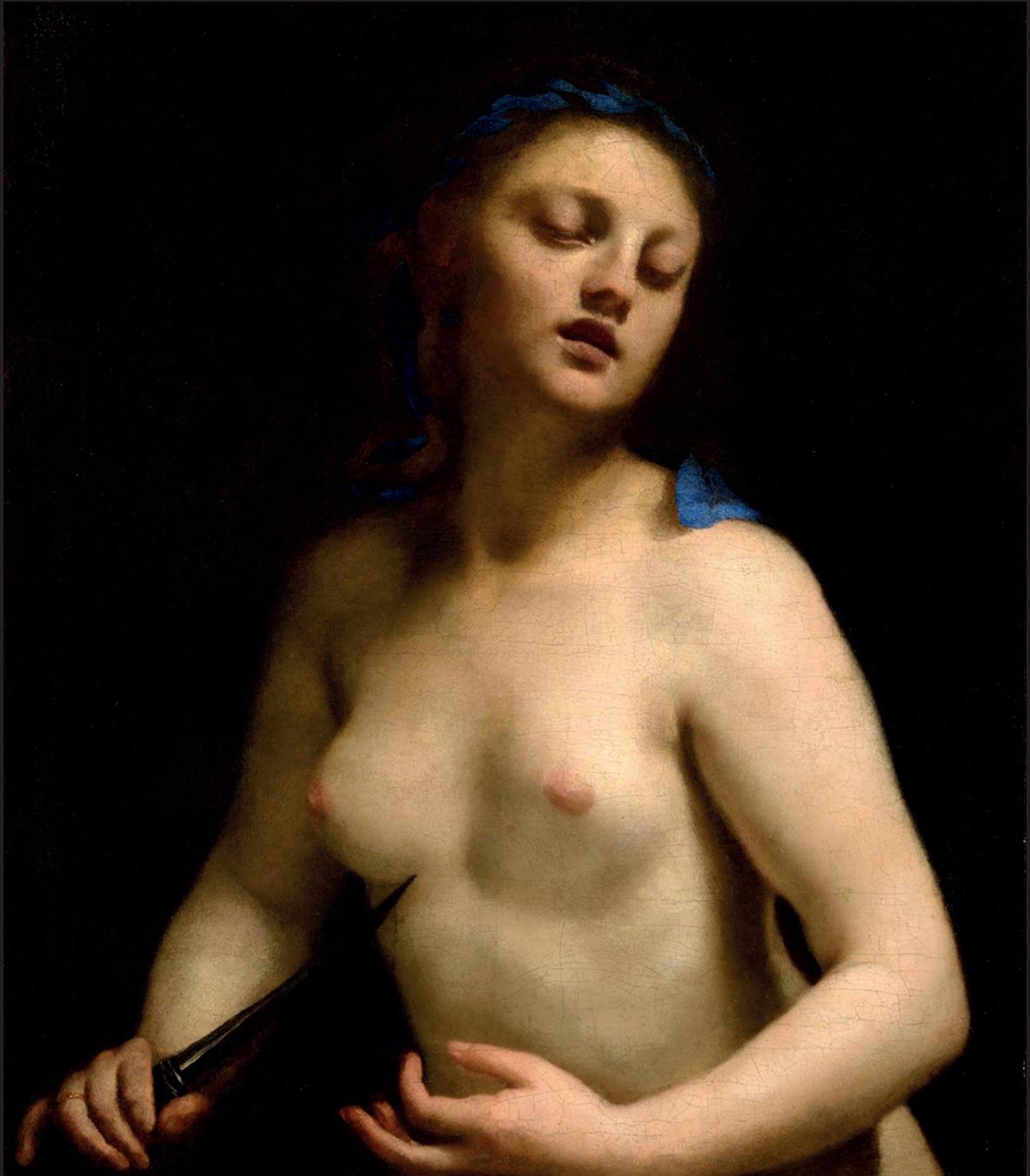


Lucrèce

Je vais mourir nue
Avec un ruban bleu

Odeur de mes cheveux
Et je ferme les yeux

Car je vais mourir nue
Avec un ruban bleu



Agonie. Ekphrasis.

Une tringle de bois dessinait au-dessus du lit une ligne horizontale. Un unique rideau de droguet replié sur lui-même y pendait, observant la scène dans l'ombre. Cousu de poussières, il se fondait dans une atmosphère de mort. La lumière pénétra à travers les vantaux fermés des fenêtres, et vint s'entrechoquer sur les plis des draps crasseux des malades, jusqu'à s'engouffrer dans les fissures de leurs chemises alourdies de sueur. Le vieillard allongé ouvrait les deux paumes en majesté, tandis que son épouse, à ses côtés, avait les mains jointes, dans un geste de prière. Le lit conjugal était devenu leur sarcophage, le drap de lin leur linceul. Les lèvres entrouvertes, ils ne disaient rien mais leurs yeux suppliaient.

Une petite fille, transie d'effroi, tendit au vieillard une bourse de pièces d'or sous la contrainte de sa mère qui la poussait d'une main pressante comme Athéna avait guidé Ulysse, et tendit l'autre en direction du malade. Le *contrapposto* forcé de l'enfant, à peine réfréné par le geste de sa main, rendait compte d'une grâce sinon naturelle, du moins acquise par le biais d'une éducation exigeante. Ressemblant à deux poupées de porcelaine, leurs visages semblaient faits de nacre, et le taffetas mauve et bleu de leurs vêtements reluisait dans ce décor funeste. À ces statues mouvantes répondait un petit Néron rêveur qui, accoudé à la tête du lit, observait la scène en silence, les pensant tout droit sorties d'un livre de conte.

Alors même que l'exubérance du tissu alourdissait son corps, le capuchon et les replis mauves du manteau de la dame rappelaient la *palla* romaine, lui dessinant un corps en mouvement à la manière de la statuaire baroque.

À cette apparente légèreté et aux masques grotesques des malades répondaient le corps hiératique et l'expression figée d'une bonne sœur placée à l'arrière-plan, dans les coulisses de cette scène funeste. Sous ses mains croisées pendait un chapelet couleur corbeau, qui se fondait dans l'abîme de ténèbres de sa robe ecclésiastique sur laquelle la lumière ne parvenait que très peu à se poser. Son rôle était loin d'être secondaire ; il n'était en effet pas tant de soigner les malades que de les accompagner jusqu'aux portes de la mort, à la manière de Charon conduisant les âmes aux portes de l'Enfer.



Pour chanter Veni Creator
Il faut avoir chasuble d'or.
Nous en tissons pour vous, grands de l'Église,
Et nous, pauvres canuts, n'avons pas de chemise.

Aristide Bruant, « Les Canuts », [Sur la route](#), 1897.



Le poids de la Coule

Elle éclatera ma prison de laine,
Tissée de plis et de peines,
Et de légèreté drapé,
J'irai, de cette écorce délesté.



Seul, inconnu,
Triste,

À la recherche d'un abri,
Proche de l'abandon,

La brise glacée s'engouffre dans mon esprit engourdi.
Resserrant mon bras rigide contre ma poitrine,
L'armure brodée qui m'enveloppe se froisse sous mes doigts crispés.

L'étoffe légère ne peut réchauffer mes chairs rougies.

Mon fragile équilibre menacé par le tissu rêche
Qui fige mes jambes,

Mon avancée ralentie,

Le bruit de mes pas brisant
Le silence de la brume qui m'entoure.

le dos courbé, les mains croisées,
et le jour pour moi sera comme la nuit.

Victor Hugo, *Les Contemplations*, 1856.





Prends ma main, je serai ton guide. Rejoins-moi là-haut, je serai ta Béatrice.

Suis mes pas vers le centre de la terre, je m'appelle Eurydice.

Pour son trépas l'empereur s'est entouré d'une armée; je ne porte pas de métal mais je serai la plus forte à tes côtés.

Suis-moi : le noir et le blanc seront cousus à jamais, en un seul moment le fil qui les sépare disparaît.

Entre ciel et terre il n'y aura plus de distance, tu seras dans les racines des arbres et dans les étoiles brûlantes.

Rideau

Et alors, après les rires, les larmes et les conquêtes?
Les peurs, la haine, la résistance et les tempêtes?
Qu'y a-t-il alors? Après l'amour et les corps qui se dévoilent?
Après les parfums du monde, les pays inconnus, les étoiles?
L'histoire est-elle arrivée au bout du fil? Qu'y a-t-il? Le tissu se découd, se décompose et disparaît?
Emporte-t-il dans d'autres mondes nos corps enveloppés? Il y a un grand silence, on n'entend plus rien. À part le rideau qui se tire, pour nous dire que c'est la fin.



Di giorno, su un palcoscenico di teatro di prosa.

N.B. La commedia non ha atti né scene. La rappresentazione sarà interrotta una prima volta, senza che il sipario s'abbassi; allorché il Direttore Capocomico e il capo dei personaggi si ritireranno per concertar lo scenario e gli attori sgombreranno il palcoscenico; una seconda volta, allorché per isbaglio il Macchinista butterà giù il sipario.

Un jour, sur la scène d'un théâtre.

N. B. – Cette pièce ne comporte ni actes ni scènes. La représentation sera interrompue une première fois sans que le rideau se baisse, quand le Directeur-chef de troupe et le chef des personnages se retireront pour établir le scénario et que les Acteurs évacueront le plateau; et elle s'interrompra une seconde fois lorsque, par erreur, le Machiniste baissera le rideau.

Luigi Pirandello,
Sei personaggi in cerca d'autore, 1921.



Table des textes et des illustrations

Présentation		5
Prologue	par Nell Jacob Schwinte	7
<i>Œuvres du Musée des Beaux-Arts de Lyon :</i>	<i>Vues par :</i>	
Fleury Richard, <i>Entrée de couvent</i> , s. d.	Solène Gourmand	8
Nicolas-Bernard Lépicidé, <i>L'Enfant en pénitence</i> , ca. 1755-1784.	Sofia Accebbi	12
Joseph Bail, <i>Reflets de soleil</i> , 1895.	Lucile Collette	14
Jean-Claude Bonnefond, <i>Le Vœu à la Madone</i> , 1835.	Camille Arquillère	16
René de Saint-Marceaux, <i>La Première Communion</i> , 1894.	Lucile Collette	20
Pierre-Auguste Renoir, <i>Jeune Fille au ruban bleu</i> , 1888.	Solène Gourmand	20
Porteur d'outre, Ve siècle avant J.-C.	Amélie Descollonges	26
Jean-Claude Ziegler, <i>Judith aux portes de Béthulie</i> , 1847.	Alice de Mauroy	28
Femme au miroir, IVe siècle avant J.-C.	Camille Arquillère	30
Bolesław Biegas, <i>La Puissance de la volonté</i> , 1909.	Nell Jacob Schwinte	32
Auguste Rodin, <i>La Tentation de Saint Antoine</i> , ca. 1889.	Nell Jacob Schwinte	34
Jacques Stella, <i>Salomon sacrifiant aux idoles</i> , 1647.	Alice de Mauroy	38
Jacob Van Loo, <i>Jeune femme se couchant</i> (dit <i>Le Couché à l'italienne</i>), ca. 1650.	Nell Jacob Schwinte	40
Nicolas Régnier, <i>Jeune Femme à sa toilette ou Vanité</i> , 1626.	Marinette Panella & Amélie Descollonges	42

Le Tintoret, <i>Danaé</i> , ca. 1570.	Amélie Descollonges	43
Louis-Ernest Barrias, <i>Victor Hugo</i> , maquette pour un monument à Paris, 1896-1900.	Lucie Maurin	46
Jean-Marie Bonnassieux, <i>La Méditation</i> , 1855.	Amélie Descollonges	48
Joseph Fabisch, <i>Beatrix</i> , 1855.	Alice de Mauroy	49
Porte d'un temple de Médamoud, IIIe siècle av. J-C.	Lucie Maurin	50
Jacques-Émile Blanche, <i>Le Boudoir bleu</i> , 1905.	Marinette Panella	52
Guido Cagnacci, <i>La Mort de Lucrece</i> , ca. 1660.	Nell Jacob Schwinte	56
Jean-Baptiste Greuze, <i>La Dame de charité</i> , 1773.	Marinette Panella	58
Francisco de Zurbarán, <i>Saint François</i> , 1659.	Solène Gourmand	60
Louis Castex, <i>L'Hiver</i> , 1903.	Amélie Descollonges	62
Statuette Mingqi, VIe siècle.	Sofia Accebbi	64
Jean Raoux, <i>Portrait de femme à sa fenêtre</i> , ca. 1725.	Sofia Accebbi	68

Les textes qui figurent sous les intertitres sont de Nell Jacob Schwinte.

Cet ouvrage a été composé par les étudiants de troisième année de la licence Lettres - Histoire de l'art de l'Université Lyon 2, sous la responsabilité de leurs enseignantes Anne-Marie Mortier et Marine Wisniewski : Sofia Accebbi, Camille Arquillère, Lucile Collette, Alice de Mauroy, Amélie Descollonges, Solène Gourmand, Nell Jacob Schwinte, Lucie Maurin, Marinette Panella

Achévé d'imprimer par le service RIME de l'Université Lyon 2 en décembre 2020

— université
— lumière
— LYON 2



« Plus loin, les roseaux se tordent et réveillent ma mémoire, me rappelant le bruit de papyrus froissé que faisait ta robe, lors de nos jeux d'enfants.

Mais aujourd'hui ce temps n'est plus. La main rigide d'un pharaon et son égide ont déchiré ces rêveries et recouvert d'un voile le temps de l'innocence. »

Cela aurait pu s'appeler *La Vie dans les plis* – mais le titre était déjà pris –, ou *De fil en récit*, ou *Voile de vie*, ou *Dans les plis de l'art...* En marge de l'exposition « Drapé » qui s'est tenue au Musée des Beaux Arts de Lyon durant l'hiver 2019-2020, les étudiantes de 3^e année Lettres-Histoire de l'art de l'Université Lyon2 ont enveloppé de leurs écrits des œuvres aux drapés très différents, choisies parmi les collections permanentes du musée. Étrangement, la mise en commun des textes de chacune a fait surgir l'image imprévue d'un morceau de tissu traversant les âges. Tantôt protecteur, tantôt étouffant, camouflant ou donnant à voir, il est devenu le fil d'Ariane de ce livre, bâti en quelque sorte comme une trame de vie.